

Schizophrènes au XX^e siècle

Hervé Guillemain

PRESSE ÉCRITE

La Vie des idées, 11 octobre 2018

<http://www.laviedesidees.fr/Classes-schizos.html>

Classés Schizos

Rares sont les livres au titre et sous-titre aussi explicites. Le propos d'Hervé Guillemain, spécialiste d'une histoire culturelle et sociale de la psychiatrie, y réside tout entier. *Schizophrènes au XX^e siècle* indique qu'il s'agit non pas d'une histoire de la schizophrénie, d'une maladie dans ses symptômes et son évolution, mais des patients étiquetés schizophrènes.

« Des effets secondaires de l'histoire » suggère d'emblée une interprétation de leur condition : objets de l'obsession classificatoire de la science, les schizophrènes seraient surtout les victimes des dommages politiques collatéraux de l'époque. L'image de couverture, figurant un patient à la mine mélancolique graphiquement enfermé dans une ampoule, achève de circonscrire le sujet - la schizophrénie comme construction et enfermement idéologique du XX^e siècle.

Dès l'introduction, Hervé Guillemain s'explique sur ses choix. « S'il n'est ni un procès à charge contre LA psychiatrie [...], ni un monument dédié aux victimes méconnues de la science [...], ce livre se classe indéniablement dans la catégorie des observations circonspectes du processus classificatoire. » La schizophrénie, nouvelle manière de nommer un mal tentaculaire et proprement incernable, ne serait-elle pas plutôt un miroir des soubresauts politiques de l'histoire ? Si la réponse est incluse dans la

question, le résultat de l'enquête, fondée sur un seul matériau - les archives et les dossiers des patients à travers la France -, est passionnant.

Historiquement, le mot de « schizophrénie » a été forgé en 1899 par Kraepelin et repris par Bleuler en 1911. Mais l'élaboration du concept se joue dans l'entre-deux guerre, où l'on passe de la démence précoce à la schizophrénie proprement dite, devenue un véritable « fléau social » (p. 32). Aujourd'hui premier motif d'hospitalisation à plein temps en France, elle toucherait une trentaine de millions de personnes dans le monde, selon les chiffres de l'OMS.

Ce développement spectaculaire serait-il, paradoxalement, le signe de son obsolescence ? À court terme, assure Hervé Guillemain, le mot, recouvrant une réalité sans contours, est destiné à disparaître. Ne parle-t-on pas déjà, comme avec l'autisme, de « troubles du spectre de la schizophrénie » (p. 282), la gradation introduisant une prise de distance ? La suspicion qui pèse sur la schizophrénie, mal décrété incurable, n'est pas nouvelle. Dans les années 1970, au plus fort de l'antipsychiatrie, on parlait de « mythe », comme le rappelle l'auteur, qui cite cet échange entre Nicole Martin, une patiente venue témoigner à Apostrophes pour son livre, Rescapée d'un mythe, et le psychiatre Henri Baruk :

« Nicole Martin : Je pense que certains malades dans certains états de schizophrénie par exemple...

Henri Baruk : .qui n'existe pas. Y a pas de schizophrénie.

Nicole Martin : Oui, je suis de votre avis, c'est un mythe, mais on m'a traitée en tant que telle. (p. 26) »

Ce dialogue aurait pu être placé en épigraphe du livre d'Hervé Guillemain, qui s'attaque bien à la dimension mythique, c'est-à-dire imaginaire, d'une entité nosologique autant qu'à un système de classification. Ce travail de déconstruction s'inscrit dans l'historiographie critique de la psychiatrie et, en tant que tel, confirme des traits structurels connus- la folie, creuset des individus considérés asociaux - tout en réservant des surprises.

Pathologie d'abord majoritairement féminine, la schizophrénie vise en premier lieu les femmes au désir d'émancipation trop manifeste ou bavard, domestiques « montées à la ville », dont l'attitude ou la tenue vestimentaire ne répond pas aux normes de leur milieu social. Certaines professions « modernes » en font les frais : en

1940, « une femme schizophrène sur cinq travaille comme sténodactylo » (p. 52), métier très qualifié, d'abord masculin, qui s'est féminisé dans l'entre-deux-guerres.

Certaines sont harcelées par leur patron, ce qui détermine un effondrement psychique, pour le moins d'actualité : « Les patrons ne conservent pas leur distance, ils racontent des choses qui sont peut-être leur histoire, mais que des gens mariés ne devraient pas dire en public. Alors moi, je ne savais que faire. On n'ose pas se fâcher, de peur de se faire mettre à la porte. On ne s'y reconnaît plus dans son travail. Enfin, ça vous tourne la tête. [...] On ne peut pas tout faire en même temps : recevoir des ordres et des caresses (p. 54). »

Aux trois quarts féminine dans les années 1930, à l'heure où le travail des femmes a connu une expansion depuis la Première Guerre mondiale, la pathologie devient majoritairement masculine dans les années 1950. Au fil de l'enquête, des statistiques et des études de cas, l'historien démontre comment la schizophrénie épouse la réalité historique, politique et sociale.

Elle touche les immigrants déracinés, Polonais, Russes, Tchécoslovaques, Yougoslaves, Arméniens, qui maîtrisent parfois peu le français et sont considérés comme indésirables sur le territoire. Dans le sud de la France, une majorité des patients (jusqu'aux deux tiers) portent des noms corses ou italiens (p. 58). Elle affecte les veuves et les orphelins (dans les années 1990, la proportion d'enfants orphelins chez les schizophrènes est encore de 15 %), les individus stigmatisés pour croire à des ensorcellements, qu'ils viennent du bocage ou des colonies, les inverti(e)s, les adolescent(e)s rebelles.

Les médecins fouillent l'hérédité et spéculent sans trêve sur la théorie des humeurs, se saisissent du corps du schizophrène et de leur cerveau bientôt lobotomisé, où se dissimulerait la « preuve » de la maladie, dans un effort désespéré de la psychiatrie de se rapprocher des méthodes de l'« evidence based medicine ».

Quiconque a travaillé dans les archives psychiatriques connaît cette rhétorique du fou assimilé à l'asocial, au marginal, au non-conforme, à l'« étranger » ou au « métèque ». Au XIXe siècle, ces a priori idéologiques noircissent des volumes entiers. Pas un(e) patient(e) qui échappe aux préjugés du médecin ou de l'époque.

Qu'est-ce qui distingue donc la schizophrénie par rapport aux autres pathologies ? C'est au chapitre 8, sur la « mutabilité diagnostique », qu'Hervé Guillemain apporte

un éclairage qui donne son sens au livre, en détaillant les glissements et les translations subreptices de la mélancolie et de l'hystérie dans la nouvelle catégorie plus « scientifique » de la schizophrénie. La dernière partie de son livre, sur la gestion administrative de la schizophrénie, renseigne de façon très utile sur la mécanique asilaire et ses transferts de patients vers des institutions privées- le plus souvent pour alléger les statistiques des hôpitaux.

Être schizophrène au XXe siècle équivalait à une condamnation à vie, le diagnostic à une sentence. L'invention des psychotropes et de la chimiothérapie dans les années 1950 est parvenue à soulager certains symptômes, au prix d'effets secondaires très handicapants. Elle échoue toujours à vaincre la « maladie », qu'il faut bien nommer d'une façon ou d'une autre, et dont le livre d'Hervé Guillemain nous invite à revisiter en profondeur la définition et, surtout, le sens historique, politique et social.

Laure Murat

Le Monde diplomatique, 1^{er} septembre 2018

Pourquoi et comment une nouvelle maladie mentale apparaît-elle? La question est posée en préambule par Hervé Guillemain, qui ne cherche pas à écrire une histoire de la schizophrénie, mais à offrir une approche en contrechamp d'une entité clinique qui a épousé plusieurs contours. En effet, retracer des itinéraires d'hommes et de femmes qui ont été qualifiés de schizophrènes au cours du XX' siècle permet d'observer comment ce diagnostic fragile et controversé a été plus particulièrement posé à propos de groupes en difficulté, en décrochage ou en rupture volontaire ou non, qu'il s'agisse de domestiques, de migrants pendant l'entre-deux-guerres ou de femmes cherchant à s'émanciper. Ce qui menait à cette identification s'est modifié au fil des décennies et a rivalisé avec d'autres concepts psychiatriques, avant de s'y substituer. Fruit d'un contexte, la schizophrénie, dite incurable, a en outre suscité des traitements épiques et destructeurs. Cette histoire sociale et sociétale des «malades» concourt ainsi à renouveler l'approche historique de la psychiatrie.

Véronique Fau-Vincenti

Lire, mai 2018

Comme les autres

Il ne s'agit pas d'un traité de psychiatrie, ni d'une histoire du concept de schizophrénie, mais des patients eux-mêmes, qui souffrent et qui sont stigmatisés par l'institution. Fort de cette nouvelle approche, Hervé Guillemain - qui s'était déjà illustré avec un livre sur la psychiatrie militaire pendant la Grande Guerre - met en lumière, dans *Schizophrènes au XXe siècle*, l'évolution du regard porté sur ceux atteints par cette grave maladie mentale et du sort qui leur était réservé. Alimentant le cortège des femmes simples - domestiques ou dactylos -, des migrants des années 1930, ou de la population méridionale, la schizophrénie semble frapper de façon hasardeuse. Le syndrome n'est pas chose naturelle comme la maladie microbienne : elle mute au fil des époques.

Ainsi, à l'aube de l'industrialisation et de l'équipement progressif du pays en électricité et en TSF, les schizophrènes commencent à entendre des voix provenant des transmissions radio ou sentent leur corps galvanisé par des ondes puissantes. Hervé Guillemain montre intelligemment que les symptômes schizophréniques, bien réels, changent d'habillement au gré des cultures, des époques, des milieux, mobilisant nos inévitables préjugés collectifs.

Anne Roubertou

Page des libraires, avril 2018

Dans le cadre des journées de la schizophrénie du 17 au 24 mars 2018, l'ouvrage de l'historien Hervé Guillemain aurait eu toute sa place. D'abord parce qu'il a une autre manière de désigner la folie, mais aussi parce qu'il a choisi d'étudier les angles morts de cette histoire. Notre monde actuel aurait, en effet, tendance à vouloir faire disparaître l'appellation de schizophrénie des classifications mondiales. L'originalité de l'ouvrage est aussi de donner la parole aux patients et de présenter leur prise en charge médicale. Par sa plongée dans 157 dossiers de patients, l'auteur offre un témoignage riche et vivant de ceux qui ne sont pas en marche dans la société et

«refusent de travailler au service du capitalisme ». À la fin des années 1920, il montre que l'apport médiatique cherche à vulgariser la notion de démence précoce, sous l'égide de chercheurs et de financiers entre autres intéressés par son développement et « dramatisent [ainsi] l'avènement d'un nouveau fléau social ». Les premiers psychiatres n'ont pas manqué de s'intéresser à eux par la psychopathologie du travail. À l'image de la domesticité féminine des années 1930, l'image masculine de ces laissés-pour-compte, ces inadaptés de la modernisation agricole vers une agriculture productiviste des années 1950, amène « la fin d'un monde dont la schizophrénie rurale est un symptôme ». Cette maladie, qui a été majoritairement féminine durant près d'un demi-siècle, a vu sa majorité basculer du côté masculin. Il est d'ailleurs possible de le constater à partir des années 1960 à Montpellier, où les trois quarts des patients hospitalisés sont des hommes. Hervé Guillemain souligne que la schizophrénie est aussi devenue un enjeu industriel pour les laboratoires pharmaceutiques. « Au début du XXIe siècle, les molécules de dernière génération ont, en l'espace d'une décennie, conquis un marché mondial appuyé sur plus de 50 millions de prescriptions annuelles rapportant chaque année plus de 10 milliards de dollars ». Devant un tel constat, il est vital de s'interroger, pour savoir si la parole du patient reste entendue.

Florence Zinck, Librairie Sauramps, Montpellier

Lu et conseillé par :

Aurélien Janssens, Librairie Page et Plume à Limoges

Louise-Athénaïs Debove, Librairie Lamartine Paris

Livres Hebdo, 9 mars 2018

La part du fou

Les maladies meurent aussi. Ce sera sans doute le cas de la schizophrénie qui devrait, en mai prochain, sortir de la Classification internationale des maladies (CIM) établie par l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Pour le comprendre, il faut lire l'étude d'Hervé Guillemain. Cet historien (université du Maine, au Mans), qui

travaille sur les racines culturelles et sociales des maladies et sur leurs traitements, s'est intéressé à cette étrange folie.

A partir des dossiers de 157 patients qui s'étalent du début du XXe siècle aux années 1970, il observe comment une pathologie s'élabore pour y faire entrer les malades. Si le terme forgé par le psychiatre suisse Eugen Bleuler en 1911 rend compte de la cassure de l'esprit - skhizein et phrên en grec ancien -, il est aussi associé par Hervé Guillemain à une fracture sociale, les malades étant autant séparés d'eux-mêmes que du monde.

Mais qu'y a-t-il derrière ce mot ?

Un peu de tout. On y glisse des étrangères pour lesquelles sont associés déracinement et psychose, des dactylos surmenées, des femmes qui entendent des voix. Cela fait beaucoup de femmes tout de même au point de se demander si la schizophrénie n'a pas remplacé l'hystérie elle-même ayant supplanté la mélancolie.

Voilà pourquoi Hervé Guillemain considère qu'elle est « le produit d'une conjoncture ». De maladie, elle est passée au statut de fléau social. Elle est la part du fou que l'on met à part dans nos sociétés, à l'image de ces internés parisiens transférés en province. Elle se révèle sur une carte de 1947. On y voit une France syphilitique à l'est, paranoïaque au centre et au nord, persécutée à l'ouest, délirante à Paris et démente au sud et en Corse.

Hervé Guillemain rapporte aussi l'acharnement thérapeutique sur des patients reconnus au premier coup d'œil. La figure du schizophrène se charge d'une connotation sociale négative : non seulement le sujet résiste à la médecine, mais il s'oppose à la famille, à l'armée, au travail. Les traitements vont de l'électrochoc à la lobotomie en passant par les injections intramusculaires d'essence de térébenthine pour provoquer une fièvre réparatrice.

En mettant en avant la souffrance et la crainte des malades, Hervé Guillemain fait moins l'histoire de la schizophrénie, déjà très documentée, que celle des schizophrènes, à l'échelle des malades, pour mieux comprendre les effets secondaires de cette psychose universelle.

Laurent Lemire

INTERNET

Le blog de Jean-François Marmion, 26 mai 2018

<http://www.jfmarmion.com/herve-guillemain-schizophrenes-au-xxe-siecle/>

C'est le 24 avril 1908, lors d'un congrès, que le psychiatre suisse Eugen Bleuler proposa le terme de « schizophrénie » pour remplacer celui de « démence précoce ». Le concept, accusé de divers maux, n'a pas cessé de provoquer des débats violents, toujours en cours aujourd'hui. Dans *Schizophrènes au XXe siècle. Des effets secondaires de l'histoire* (Alma Editeur), l'historien Hervé Guillemain, maître de conférence à l'université du Maine, analyse les dossiers de milliers de patients : il y remarque que la schizophrénie a parfois eu bon dos pour étiqueter et neutraliser des individus gênants, qu'il s'agisse de femmes trop émancipées, de jeunes gens turbulents ou d'immigrés. L'histoire nous enseigne ainsi que la médecine n'évolue pas dans sa bulle scientifique mais doit aussi composer avec la politique et la société de son temps.